

rien ou font peu de chose pour tirer réellement parti de leurs volailles ; beaucoup même les laissent pourvoir elles-mêmes à leur nourriture, et si dans ce cas le produit est faible, insignifiant, du moins il présente un bénéfice clair et net.

Mais il existe des exploitations où la vente des œufs et l'engraissement des volailles constituent une branche importante des revenus. Là, plusieurs femmes sont spécialement chargées de tous les détails de la basse-cour, dont la direction exige des connaissances pratiques assez rares et une longue expérience.

Dans la plus grande partie de ces fermes on vise surtout à la production des œufs, dont il se fait une immense consommation en France, puisque la seule ville de Paris absorbe, année commune, plus de cent millions d'œufs représentant une valeur moyenne de à peu près un million de piastres.

AUGUSTIN. — COMBIEN D'ŒUFS UNE POULE POND-ELLE ORDINAIREMENT DANS LE COURS D'UNE ANNÉE ?

M. DE MORSY. — Il est très-difficile de préciser un chiffre, même approximatif. Ce qui le prouve, c'est que des auteurs très-compétents en économie agricole donnent à ce sujet des évaluations d'une différence frappante. L'un suppose une ponte moyenne de cinquante-deux œufs par an, l'autre de cent œufs, un troisième de cent cinquante. Selon moi, le grand tort de ces messieurs, c'est d'avoir voulu établir une moyenne scientifique dont le fermier n'a ni besoin ni souci, au lieu d'une moyenne pratique.

Je m'explique. Il ne s'agit pas pour le fermier de savoir combien trente poules prises au hasard, combien les mille poules du village donnent d'œufs par an, mais combien d'œufs il peut raisonnablement espérer de récolter en entretenant cent poules judicieusement choisies, bien surveillées et desquelles il se hâtera de retrancher toutes celles qui pondent peu ou point, cassent les œufs, etc. En posant ainsi la question, sa solution devient facile, puisqu'il suffit de consulter la comptabilité d'une ferme bien tenue, et de comparer le nombre des œufs récoltés par an avec la quantité de poules entretenues en vue des profits de leur ponte.

Un cultivateur des environs de Bayeux m'a assuré avoir vendu ou consommé chez lui, du 1er janvier au 31 décembre, quatorze mille cinq cents œufs avec une basse-cour peuplée de deux cents poules.

Il s'ensuivrait que chez lui chaque poule aurait en moyenne pondu un peu plus de soixante-dix œufs. Je crois que ce résultat doit être considéré comme très-beau, et qu'on ne l'obtiendra qu'à force de vigilance et de soins.

CHARLES. — Il paraît qu'en Egypte on faisait très-anciennement éclore artificiellement de véritables fournées de jeunes poulets. C'est donc une industrie perdue ou abandonnée ?

COUVEUSES ARTIFICIELLES.

M. DE MORSY. — Je connais trop imparfaitement le procédé égyptien, et tout ce que j'ai lu à ce sujet est trop vague et trop peu explicite, pour vous en parler pertinemment. Depuis quelques années divers industriels ont inventé des couveuses artificielles bien supérieures aux fours égyptien. Chauffées à l'eau chaude, munies de thermomètres et de régulateurs pour y maintenir une température égale et constante, leur emploi ne présente aucune difficulté sérieuse, et les poulets y éclosent fort bien. La couveuse Lemare, l'étuve Bonnemain, le couvoir Sorel sont des appareils très-ingénieux, avec lesquels on peut, même au cœur de l'hiver, faire éclore des centaines d'œufs.

Comme complément des couveuses, on a imaginé des poussinières pour recevoir les jeunes poulets au sortir de l'œuf ; ces poussinières sont disposées de façon à ce que les poulets y trouvent la chaleur dont ils ont besoin, une nourriture appropriée à leur faiblesse et jusqu'aux ailes maternelles sous lesquelles ils se plaisent à s'abriter pour se reposer et dormir.

Mais si, grâce à ces inventions, il est aujourd'hui facile de se procurer au jour dit autant de poulets qu'on veut, si même l'éducation première des jeunes poulets réussit le plus souvent, cette éducation laisse-t-elle un bénéfice raisonnable à celui qui l'entreprend ? Quand les poulets éclos artificiellement sont en état d'être vendus, leur valeur vénale est-elle en rapport avec leur prix de revient ? Je ne le crois pas, et je n'en voudrais d'autre preuve que le peu de succès qu'ont eu les couvoirs dans les pays où l'on élève une énorme quantité de volailles.

En effet, dans une ferme les très-jeunes poulets ne coûtent presque rien à nourrir, tandis que, sans parler du prix de l'appareil, de l'emplacement qu'il occupe, du combustible, de la surveillance, des réparations, les poulets éclos artificiellement ont souvent, au bout de six semaines, occasionné plus de frais qu'ils ne valent.

LÉONIE. — Tiens, voilà une grosse poule dont les pattes sont tout à fait jaunes.

M. DE MORSY. — C'est une poule de l'espèce connue sous le nom de *poules russes*, nom assez singulièrement donné, car tout semble indiquer que ces poules sont originaires d'un pays plus chaud que le nôtre, et dans leur jeunesse elles redoutent le froid et

l'humidité, autant que les dindonneaux.

Ces poules, généralement d'une très-haute taille, sont reconnaissables à la couleur des pattes, au peu de développement de la queue, à leurs œufs lavés d'une teinte roussâtre ou orangée. Les personnes qui se livrent à l'engraissement des volailles recherchent cette variété pour sa grosseur. Comme pondeuses, elles ne sont pas plus fécondes que les espèces communes. J'évite qu'elles se multiplient beaucoup chez moi, parce que leurs couvées réussissent rarement, les poussins restant plus de six semaines sans plumes et n'ayant que leur duvet pour se préserver du froid.

Je fais au contraire grand cas de ces petites poules que vous voyez là-bas réunies à l'autre bout de la cour. Leur fécondité est très-remarquable ; elles pondent même en hiver, et quoique leurs œufs ne soient guères plus gros que ceux des pigeons, elles m'en dédommagent d'abord par la quantité, ensuite parce qu'elles fournissent à la maison des œufs frais à l'époque de l'année où ils sont le plus rares.

UTILITÉ DE LA DINDE COMME COUVEUSE.

LÉONIE. — Comme les dindonneaux sont petits en venant au monde ! Vois donc, mon frère, cette mère avec sa couvée !

M. DE MORSY. — Ce ne sont pas des dindonneaux, mais des poulets fraîchement éclos que conduit la dinde dont vous parlez, mon enfant. La dinde est une excellente mère et couve indistinctement tous les œufs qu'on lui donne. Nous profitons de cette disposition pour nous procurer des poulets et des canetons vers l'arrière-saison, quand les poules et les canes ne se soucient plus de couvrir. Une dinde, grâce à l'ampleur de sa poitrine et de ses ailes, couvre très-bien trente-cinq à quarante œufs.

CHARLES. — Les canards et les poulets couvés et élevés par une dinde diffèrent-ils de ceux qui sont couvés par des mères de leur espèce ?

M. DE MORSY. — Sous aucun rapport, et il ne peut même en être autrement. Mes œufs, pour éclore, ont uniquement besoin de se trouver placés pendant un certain laps de temps sous une température constante de trente-huit à quarante-cinq degrés centigrades. Que cette température soit obtenue par une poule, une dinde, une lampe, un réservoir d'eau chaude, le poulet se développe également bien ; et la source de la chaleur n'a aucune influence sur lui. Ainsi les canetons élevés par des poules courent à la mare voisine presque au sortir de l'œuf, et les poulets élevés par des canes craignent fort de se mouiller les pattes, malgré les goûts aquatiques de leurs mères.